

Murielle
Lacroix-Jacquot

Le Serpent



Première partie

EXTRAIT

1

J'y suis, je viens d'arriver ! Je suis aux portes de ce qui nous terrorise tous, l'embouchure éblouissante, l'accès terrifiant du néant qui révélera mes méprises. J'approche du comité des anges dans un cercle d'essences, où je vais devoir assister silencieuse, au déballage de ma vie terrestre. Il sera question de mon procès fatidique, de ce que j'aurai pu passer, éviter, corriger, voir souligner. Toutes mes années s'effilocheront sur un écran géant où je dodelinerai de la tête, en pinçant les lèvres en signe de reconnaissance, sur les faits et actions de ce qu'a été mon existence et faire en sorte de comprendre la leçon de ce comportement inconscient qui m'a été légué. Mais alors, je ne suis pas vraiment morte tel qu'on pourrait le penser, c'est juste mon corps qui ne m'appartient plus. Je me suis débarrassée de ma carcasse geignarde pour toujours, la suivante, celle que j'endosserai pour mon prochain passage, n'aura qu'à bien se tenir. Dans un premier temps, elle

attendra un peu, j'ai un rendez-vous avec l'au-delà qui risque bien de prendre du temps, celui nécessaire à éclaircir tous les travers d'une vie. Une réunion importante, un conseil des âmes ministérielles pour clôturer cette existence que j'ai personnifiée sur terre et ne plus jamais connaître ça à nouveau. Apprendre de ses propres leçons, c'est un peu l'adage de l'innovation, personne ne revient sur terre dans le même costume.

Là, en ce moment, je vais bien. Je voudrais le crier à tous ceux qui s'affairent autour de moi et leur dire qu'ils arrêtent de s'émouvoir sur mon jeune âge parce que maintenant, je vais mieux. La douleur est partie aussi rapidement qu'une injection de morphine, je vole au-dessus de leurs plaintes comme un rapace sur sa proie. Personne ne devrait être attristé, la mort est une traversée anesthésiante et multicolore. Mon envol est fabuleux, j'adore cette sensation de légèreté, qui ressemble à s'en méprendre à un moelleux au chocolat doux et chaud à la fois. Je me détache du lien humain pour rallier le monde des âmes tout droit, toujours tout droit à une vitesse fulgurante. J'ai bien compris le lien entre l'immortalité et la vie que j'ai eu et je souris d'aise de ne pas rester coincée entre les couches superficielles de la vie et la mort.

C'est un couple de promeneurs, la soixantaine, qui m'a retrouvée très tôt ce matin-là, gisant au bord des vagues d'une plage de Pénestin en Bretagne. La côte, longée par des falaises coupantes et baignée

d'une lumière orangée, fondait dans l'opacité de la mer. Le contraste de l'eau et de la roche m'avait souvent émerveillée lors nos ballades avec ma mère et je me réjouis de clôturer ma vie, ici. Après s'être penchés sur mon corps, cherchant mon pouls de leurs doigts tremblants, les badauds ont alerté les secours. D'autres personnes sont arrivées et très vite, un attroupement s'est formé autour de moi en proférant des cris étouffés.

– Mon Dieu ! Que lui est-il arrivé ? dit un passant.

– Elle a dû tomber de la falaise, répondit le vieil homme, les doigts toujours dans mon cou. Je crois que c'est fini.

– Une si jeune femme, quelle tragédie.

– La nuit, il fait si sombre, ajouta la vieille femme. Elle dû perdre l'équilibre avant de s'écraser ici.

– Encore une famille déchirée.

Tout ce cirque m'indiffère, je leur laisse s'approprier cette scène parce que le scandale anime les hommes mieux que la liesse. Lorsque mon cœur battait encore, j'avais beau crier comme eux, personne ne se retournait jamais. Et Dieu seul sait à quel point je me suis égossillée ! Si je pouvais hausser les épaules maintenant en signe d'indifférence, je le ferais volontiers, mais à quoi bon. Ils ont peur, je le conçois, ça fait partie de la vie. Faites de ce corps ce que vous voulez, je monte déjà, on m'attend. On m'attend depuis longtemps, alors que j'ai bien tenté de résister

à tous mes tourments mais sans succès. Quand c'est l'heure, c'est l'heure ! L'horizon vu d'en haut englobe petit à petit le « Tout » d'un bleu brumeux, je m'élève par étage et vous paraissez si petits à présent. D'ailleurs, je ne vous entends plus ! L'ambulance s'est approchée au plus près de la falaise, je voyais vaguement les lueurs du gyrophare avant de ne distinguer plus qu'un point lumineux.

La première personne que j'ai suivie dans l'au-delà, si on peut la qualifier de personne, était sans aucun doute mon guide spirituel, et étrangement, elle ressemblait à ma mère décédée sept ans plus tôt. La forme humaine qu'elle empruntait n'était pas exactement celle qu'elle avait dans la vraie vie mais je me la rappelais dans toutes ses couleurs et ses odeurs. La mémoire olfactive est la plus puissante que je connaisse, un seul effluve pour la distinguer entre toutes. Ma mère sentait la lavande et le thym emmêlé de tabac brun. Le visage enfoui dans son cou, dans une respiration profonde pour en ressentir mes marques, comme par instinct animal, et je me revoyais sous les traits d'un bébé bercée dans ses bras. Nous savourions ce néant intemporel dans la chaleur de nos deux âmes, mêlées pour la deuxième fois, ou peut-être plus qui sait, puisque cette forme m'était tellement familière, et je l'aimais précieusement, encore une fois. Ce rendez-vous fortuit m'offrait l'occasion de me confesser sur ce qu'avait été mon histoire et même si cette forme en possédait déjà

toutes les zones d'ombre, je comptais bien parler pendant cent ans, en écoutant de temps à autre sa version des faits sur le départ inopiné de ma mère, Diane, lorsque je n'avais que quatorze ans. Un départ qui, il faut bien le dire, avait bien eu la faveur de mon arrivée ici. Pourquoi avait-elle, de son vivant, prémédité ce déménagement sans nous laisser une adresse ? Pourquoi nous avait-elle abandonnées, moi et ma sœur ? Une seule question au service de nos deux vies, une seule question pour comprendre toute mon histoire, une seule question pour assouvir ma curiosité et réintégrer un nouveau corps avant de m'accommoder d'une nouvelle aventure terrestre dans un registre différent.

Plus tard, dans le petit cimetière de Varades à une cinquantaine de kilomètres de Nantes, je reposais à côté de ma mère au numéro « 27 », chiffres tarabiscotés inscrits en peinture noire sur un écriteau planté en début d'allée pour que les gens ne se perdent pas à chaque visite. Derrière les montagnes de fleurs, nos deux noms côte à côte : « Diane Jeunet – 1947 – 1989 » et « Eva Lorquet – 1966 – 1996 » en lettres dorées. Je n'avais jamais émis le souhait d'être enterrée là mais je trouvais que nos deux tombes identiques, l'une à côté de l'autre, étaient à l'image de nos vies. Une volonté commune de la part de ma sœur et de mon père, en considérant naïvement que notre proximité sous-terrainne ne nous éloignerait plus devant l'éternité.

2

La ferme était située en bas d'une vallée, juste après un virage en épingle. Si vous aviez pu vous mettre en face de la bâtisse, vous auriez remarqué comme moi, qu'elle penchait sur son côté droit. Je me suis souvent demandé comment après tant d'années, elle tenait encore debout. A chaque apparition, il me semblait qu'elle penchait de plus en plus. Pourtant, plusieurs générations y ont vécu et chacune d'elles y avait laissé leur souffle. Allez savoir si ce souffle décalait vers la droite cette mesure merveilleuse. Elle était percée de petites fenêtres bleues à l'avant et d'une porte dentelée qui par le nombre des années apportait un supplément de lumière dans cette partie cruellement froide. Contrairement à l'arrière, les grandes vitres s'invitaient sur le jardin ensoleillé où les salades alignées saluaient les radis rouges. C'est là que ma mère, Diane, avait grandi, dans ce décor à la fois bucolique et austère du monde paysan. Pas de salle-de-bains, pas de toilette ! La nature au service des envies et cela rendait les choses

plus faciles. Pas de file le matin en pleurnichant la main sur le pubis, chacun dans un coin du champ à distance respectable. Elevée entre sa grand-mère, sa mère et sa sœur, elle filait la campagne à travers les vignes qui striaient la pente abrupte. Une pente que nous avons tous tenté de descendre de quelque manière qu'il fut. Ma grand-mère assise en amazone sur le cadre d'un vélo que conduisait mon grand-père, Diane en patin à roulettes, moi en boîte à roulettes tirée par un vélo que ma sœur pilotait en riant à grands éclats, ma sœur en skate-board fabriqué maison et tous sans exception, avions terminé éjectés dans le virage en épingle. Les ecchymoses, les bosses et les éraflures se discutaient par degré de gravité, presque jalousement selon le moyen de transport utilisé. On se dit alors que les événements se répètent inlassablement, comme une musique que l'on fredonne dès le matin sans savoir d'où elle vient. On écoute les histoires, on les réitère avec la certitude qu'on fera mieux et on s'aligne sur nos ancêtres. C'est comme ça ! Il n'y a aucun secret dans l'art de la répétition, chaque famille l'applique aveuglément selon les règles du mimétisme que se soit bien ou mal.

Lorsque la nuit tombait sur la ferme, au rythme des saisons, la paix s'installait dans le cœur de chacun avec l'odeur du feu de bois et de la pierre humide. Les femmes de ma famille y avaient vécues seules de génération en génération comme une fatalité qui se renouvelle. Mon arrière grand-mère avait perdu son mari à la fin de la grande guerre, ma grand-mère

perdait le sien quelques années après la deuxième guerre laissant deux filles et Camille le seul garçon, mort à l'âge de trois ans d'une pneumonie. Quel indice pouvait-on y lire pour les autres enfants à venir ? Je n'ai jamais eu peur de la féminité, j'aime la compagnie des femmes et leur complicité. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elles me suffisent parce que l'amour au masculin m'est essentiel, mais leur présence me radoucit. La maternité, c'est la mère qui berce, qui cajole, qui soigne, qui caresse et tout au long de ma vie, elle a été ma seule quête, ma seule nourriture. Je suis persuadée que l'on ne naît pas n'importe où, les personnes nous entourant nous le confirment tôt ou tard dans un assemblage de coïncidences. Du reste, j'ai toujours sublimé les femmes bien plus que les hommes, comment en aurait-il pu être autrement.

L'entente entre Diane et sa sœur Jeanne n'était pas une évidence et moins encore depuis la perte de Camille qui les unissait par sa place centrale. Leur mère perdait au fil du temps le don de l'affection et se barricadait dans les souvenirs fugaces du petit garçon qui lui avait apporté tant de joie. Une certaine forme de jalousie naissait entre les deux filles dans la manière de s'accaparer le peu qu'il restait dans le cœur de ma grand-mère. Jeanne régnait en maître de méchanceté et semblait, par ce biais, éblouir les autres de son grand sens des manœuvres alors que Diane passait son temps à rêver. La guerre fut déclarée le

jour où l'obsessionnelle rivalité entre la beauté angélique de Diane et la dureté angulaire de Jeanne fut mise à l'épreuve auprès de la gente masculine. La poussée hormonale avait favorisée Diane et avait conforté Jeanne dans une configuration imbécile qui la rendait encore plus laide qu'à l'arrivée. Pour se venger de cette injustice chromosomique, Jeanne, qui devait avoir dix-neuf ans, s'était levée en pleine nuit avec une paire de ciseaux et alors que Diane dormait, elle lui avait coupé ses longues mèches blondes de manière très inégale. Au matin, encerclée de cheveux blonds, Diane avait porté ses mains à sa tête dans un cri douloureux en hélant sa mère. Son premier réflexe avait été de rire, puis de punir Jeanne d'une semaine de travail acharné dans les champs du fermier voisin. Pendant ce temps, Diane portait les traces de l'humiliation que sa sœur lui avait laissée durant des mois en se couvrant la tête d'un foulard. De façon tout à fait imprévue, le cheveu court lui allait magnifiquement bien et mettait en valeur ses grands yeux verts. Sa coupe réajustée, elle dansa au bal de l'école avec le plus beau garçon du village. Il était, à cette époque, l'amoureux de tout le conté et de toutes ces jeunes filles aux joues roses. Elle se frotta à lui en le serrant plus fort à chaque œillade de Jeanne. Grandir, c'était aussi pour Diane se forger une vie au milieu de ces femmes, ni plus ni moins, sans toutefois y parvenir complètement. Et comme cela ne lui suffisait pas, elle s'envolait parfois la tête dans les

nuages en s'imaginant tenancière d'un ranch, voltigeuse dans un cirque ou chamane en terre indienne. Elle rêvait sa vie héroïque à force de se cacher à travers les champs alors que Jeanne polarisait ses efforts sur une morale étriquée et attendue. C'est de là qu'est née une différence mal gérée entre les deux sœurs, une incompréhension de tempérament qui aurait pu, si elles s'étaient données la peine de se parler, rebondir sur une forme d'harmonie. Chacun vivait alors son élévation dans une entente préfabriquée et dominée par l'arrière grand-mère solide et autoritaire. C'était une femme aux rides aussi profondes que les sillons de sa terre, une femme solidement ancrée qui menait ses ouailles à la baguette et qui ne se laissait pas importuner par le détail. Tout le monde dans le village la craignait et la respectait par sa capacité à réunir son clan. Et nous l'aimions malgré sa sévérité au point de jalouser sa distribution de baisers résonnants.

Nous avons tous gardé de ce lieu des réminiscences différentes et à notre image mais nous avons tous préservé la mémoire des odeurs. Qu'elles soient extérieures ou intérieures à la bâtisse, nous sourions et inspirions profondément, dès que des effluves de bois brûlé et d'herbes humides nous chatouillaient le nez. Mais, j'ai gardé aussi le souvenir des jeux et des grandes inventions que nous élaborions dans la grange avec mes cousins et cousines, du pain de deux livres avec notre carré de

chocolat qui glissait sur trois centimètres de beurre salé et des virées campagnardes à travers les champs. Nous avons construit des cabanes, des pièges, des voitures tout en riant de nos capacités à les transformer en châteaux, prisons et Cadillac. Je n'ai rien oublié de là-bas, et je pourrai mettre ma main au feu qu'il en est ainsi pour ma sœur et mes cousins. Diane, elle, gardait un arrière goût âcre dans la bouche malgré qu'elle revînt toujours avec bonheur, avec ce besoin impérieux de toujours reconsidérer ses souvenirs d'enfance, comme si vieillir était un rappel à l'ordre originel. Elle ne partageait pas ses souvenirs, ils devaient être bien plus sévères que les nôtres.

Si Diane a quitté un jour notre foyer familial de Bruxelles, où nous nous étions installés peu après ma naissance, n'était-ce pas justement pour retrouver les arômes de son enfance ? Néanmoins, elle ne parlait de son enfance qu'avec un plaisir contenu parce qu'elle avait détesté cette période. Les privations qu'offraient la vie rurale ne collaient pas avec ses lubies de rêveuse aventurière. Quand on s'imagine exploratrice solitaire prospectant le globe avec des rangers et un chapeau, amoureuse d'une nuit laissant ses empreintes langoureuses dans les bras de ses amants étrangers, c'était pour le moins difficile d'obéir à la formule de la rationalisation. A chaque nouvelle romance, un retour difficile à la réalité avec l'escalade des déceptions qui tirent inmanquablement vers une insatisfaction incontrôlée. Alors qu'on pense souvent

que la période de l'enfance est la plus honorifique et aussi la plus magique lorsqu'elle est comparée à celle des autres, même toutes générations confondues, Diane ne s'enorgueillit pas de cette étape soit disant fabuleuse. A vrai dire, je ne l'explique pas non plus, c'est une constatation commune que j'ai souvent entendu. En général et malgré le confort réduit, le progrès en moins et le féminisme au bas de l'échelle, l'enfance nous pousse toujours à dire que nous vivons cette période comme celle qui nous convenait parfaitement. Et tant mieux ! Car si cette époque que nous vivons est la plus en adéquation avec nous même, il nous est alors plus facile de quitter ce monde une fois âgé. C'est encore pour moi, une dimension contradictoire à notre perception de l'enfance puisque ces années glorieuses placées sous le joug de la dureté et du culte empiété sont pour une raison inconnue, plus satisfaisantes voir plus glorieuses que celles de nos propres enfants. Pourquoi alors, malgré cela, nous devenons mélancoliques et nous boudons accablés la jeunesse entrante ? Cependant, ces années-là, les nôtres, font partie de nous comme d'un passage soi-disant merveilleux ! Alors, je me demande si l'enracinement du temps présent, propre à l'enfant, ne prendrait pas toute son importance et ferait de cette période vécue, ce moment inoubliable de commémoration exclusive ? Diane a tout fait pour y échapper en devenant adulte trop vite puisqu'elle ne resta pas longtemps cet enfant contemplative.

3

A seize ans, elle rencontre Clément et tombe enceinte. Elle quitte définitivement la campagne et s'installe avec mon père en ville, à Nantes. Comme si cela pouvait représenter une échappatoire à son quotidien trop sectaire dans cet antre féminin, elle se remit à rêver de ses escapades avec son tout nouveau mari. Elle partait heureuse on se pensant informée sur la vie, les hommes, sur le bon fonctionnement de son corps, la famille, le plaisir, mais bien évidemment, elle n'en possédait ni la connaissance, ni la pratique. Croire que l'on sait en bluffant les autres n'apporte que du désenchantement. Alors déçue, elle le fut très vite. Son mari ne deviendrait jamais un exutoire à sa vie d'avant comme elle se l'était imaginée et elle retombait dans le piège du mutisme infantin. Une union sans surprise, presque trop ordinaire pour en défendre une histoire, à part peut-être leur extrême jeunesse. Je n'ai jamais su si elle possédait la clé de ce

qu'elle cherchait. Vouloir être heureux à tout prix tapit en nous, était-ce ça son équation à une inconnu ?

La trouille au ventre, elle subissait l'accouplement, comme elle l'avait souvent vu dans les champs du fermier, et fermait les yeux sur cet acte douloureux qui donna naissance à ma sœur Isabelle. Elle devenait mère à presque dix-sept ans reléguant à tout jamais ses désirs d'errante au fin fond du Canada et son enfance égarée. La naissance de ma sœur fut le point de départ de son ignorance comme il y a un « avant » et un « après » Jésus-Christ. Un apprentissage faramineux où toutes les données sont remises en cause d'un coup de balai. Même si elle multipliait les erreurs, elle faisait à sa manière, librement et courageusement en se jurant qu'Isabelle grandirait avec un père et jouirait d'une liberté totale. Dans un premier temps, Isabelle poussait avec elle en prenant une place indéniable dans son cœur de jeune mère et jetait les bonnes résolutions, une à une, dans toutes les poubelles accessibles. Tant et si bien qu'il n'y avait plus de place pour Clément. Les reproches glissaient comme sur une toile cirée et le mépris gagnait considérablement la mise. Elle n'avait pas la moindre idée où elle foutait les pieds et elle s'enlisait dans cette indifférence maritale qui les divisait petit à petit. Isabelle devint le faux-fuyant à l'isolement et garda les stigmates d'une union indissociable pour la vie. Même si ce n'est pas une bonne chose de